

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

—Que de bonté ! murmura Vernier.
—Seulement, il faut me promettre que vous viendrez avec Mme au bal que je donne la semaine prochaine.
Du regard, Paul interrogea sa femme.
Mariana répondit :
—Nous irons très volontiers.
—Et vous me ferez un très grand plaisir, déclara Silverstein, qui tendit les mains aux deux époux.

XLIII

AU PARC-DES-PRINCES

Pélagie Crépin avait quitté la maison de la rue Cassini en maudissant le fâcheux qui avait interrompu la conversation au moment où elle allait devenir palpitante.

Mme Vernier, qui paraissait prêter la plus grande attention aux propos de la femme de charge, ne l'avait plus écoutée, dès qu'on avait annoncé Silverstein.

Pélagie se livrait en elle-même à des réflexions assez médisantes sur l'empressement montré par Mariana à recevoir ce riche capitaliste.

Tout en maugréant, maintenant qu'elle n'avait plus à s'imposer une mine confite, Pélagie prenait tour à tour les différents omnibuses et tramways qui conduisent de l'Observatoire au Bois de Boulogne.

La femme de charge arriva à l'hôtel du Parc-des-Princes à la tombée de la nuit.

On la prévint que la comtesse de Kerlor l'avait réclamée.

Pélagie murmura avec aigreur :

—Elle sait pourtant que j'étais libre de mon après-midi.

Elle garda pour elle cette réflexion, et ce fut avec une figure béate et papelarde qu'elle se rendit à l'appel de sa maîtresse.

—Madame la comtesse a eu besoin de moi ? . . . Je suis désolée d'être rentrée si tard . . . Mais j'ai eu des achats à faire pour mon neveu Prosper . . . D'ailleurs, j'avais prévenu madame . . .

Hélène répondit :

—J'ai demandé simplement si vous étiez rentrée, Mme Crépin . . . Je vérifiais les notes des fournisseurs et je cherchais les factures du bois et du charbon.

Pélagie sursauta ; une étincelle passa dans ses petits yeux gris, que leurs paupières retombantes voilèrent.

Elle répondit avec une légère oscillation de tête :

—Ces notes sont dans mon bureau ; j'aurai oublié de les transmettre à madame après les avoir consultées comme je le fais toujours. Est-ce que le charbonnier aurait livré de la mauvaise marchandise ? Nous lui retirerions notre clientèle.

La comtesse répliqua :

—Alain ne s'est pas plaint ; mais il m'a fait observer que la fourniture touchait à sa fin et j'ai été un peu étonnée.

Pélagie eut de la peine à se maîtriser.

Ses lèvres minces se contractèrent. Elle murmura :

—Le valet de chambre aurait dû me prévenir.

—Sans doute, répondit Hélène, il avait l'intention de vous en parler, mais je crois qu'il a été surpris aussi.

Pélagie Crépin fit la révérence et alla chercher les papiers que la comtesse désirait.

Quand le mariage de son fils avait été décidé, la comtesse douairière, dans son intelligente sollicitude maternelle, s'était occupée du personnel domestique nécessaire aux jeunes époux.

Mariana, toujours en éveil, avait proposé une femme de charge, qui semblait des plus recommandable, selon Mme Vernier.

Elle n'avait pas ajouté que Pélagie Bassinot, femme et veuve Crépin, était cousine de Monique Aubierge, l'institutrice de Mlle Yolande de Guidelvinec. Mariana avait jugé inutile de faire allusion à cette parenté plus ou moins, la mode en Bretagne.

La veuve du greffier avait rempli les fonctions requises chez un député d'Ille-et-Vilaine ; elle ne les avait résignées et n'était venue dans le Finistère qu'après la mort de cet honorable législateur, un des plus gros propriétaires terriens de la contrée.

La bonne comtesse qui gardait toujours pour Mariana beaucoup d'affection et qui n'oubliait jamais qu'elle avait élevé Mlle de Sainclair, avait tout de suite accueilli favorablement Pélagie Crépin.

Hélène ne pouvait formuler aucune objection ; au contraire, elle devait se montrer reconnaissante envers sa belle-mère qui lui donnait une personne de confiance, dont l'expérience aurait de fréquentes occasions de s'affirmer dans le service important du jeune ménage.

Elle remercia donc la douairière.

Hélène ne savait pas ce qu'était un pareil train de maison. La chère enfant se souvenait confusément des tracasseries que la marquise de Penhoët avait assumés autrefois ; mais l'infortune était venue si vite.

Ce n'était pas lorsque l'orpheline habitait son petit appartement de la rue Saint-Donatien qu'elle aurait pu acquérir les notions qui lui manquaient ; donc l'avènement de Pélagie Crépin n'avait souffert aucune difficulté.

C'est alors que l'aventure du *Crédit général de l'Ouest* s'était produite.

La jeune comtesse de Kerlor, très courageusement, avait cherché de quelle façon elle pourrait atténuer la gêne qui allait en résulter.

Elle s'était entretenue avec Pélagie pour savoir si l'on devait maintenir certaines dépenses qui paraissaient superflues.

Mme Crépin, qui ignorait ce qui se passait, abonda néanmoins dans le sens de sa maîtresse. Pélagie croyait qu'il s'agissait simplement d'une de ces excellentes intentions dont font preuve tant de jeunes femmes, lorsque la fantaisie leur prend de se persuader qu'elles dirigent leur maison, fantaisie passagère après laquelle, une fois bien persuadées qu'elles n'y entendaient rien, elle retournent à leur boudoir pour s'y occuper exclusivement de leur toilette.

Mais quand la femme de charge vit que la jeune comtesse de Kerlor continuait à s'occuper des plus infimes détails, le bel optimisme montré par Pélagie s'évanouit et elle se demanda, très alarmée, si la première économie à réaliser n'allait pas être la suppression de sa charge.

Peu à peu, avec sa fermeté douce, Hélène avait pris l'habitude de se rendre compte de l'argent dépensé dans la maison. Pélagie Crépin avait dû en prendre son parti et communiquer ses livres à la comtesse, quand elle les lui demandait.

Lorsqu'on s'était installé à Paris, Pélagie avait espéré que la comtesse n'aurait plus le loisir de se montrer si attentive ; cela avait été une illusion de plus ; et Mme Crépin en était restée abasourdie.

La propriété du Parc-des-Princes, à la porte de Paris, au commencement du bois de Boulogne, était admirablement construite pour les deux ménages.

Elle se composait de deux hôtels contigus, jumeaux, à l'architecture semblable, qu'une élégante clôture séparait dans la cour, mais qui communiquaient par une galerie au premier étage.

Certes, on ne retrouvait pas dans le bois qui s'étendait derrière les habitations les magnifiques frondaisons du parc de Kerlor ; mais Georges et Firmin, en choisissant cette résidence d'hiver, se contentaient de ses avantages inappréciables.

Au printemps, les fleurs embaumeraient le jardin et les arbres pousseraient leurs bourgeons jusque dans les chambres ; ce serait ravissant.

Les deux ménages vivaient dans la plus grande intimité, tout en ayant son pavillon, ou plutôt son intérieur distinct.

On déjeunait chacun chez soi ; mais le soir, le dîner ressemblait à la même table toute la famille.

La comtesse douairière, qui s'était pourtant promis, au début de ce récit, de ne plus faire le voyage de Paris, avait suivi ses enfants.

Il lui était bien difficile de rester seule à Kerlor ; il aurait fallu que son état de santé l'y retint ; or, elle n'avait eu à subir aucune rechute depuis le mariage de Carmen, nous l'avons dit.

Le Dr La Roche avait déclaré que sa cliente avait besoin de distractions. Il avait aussi recommandé que, à la moindre indisposition, on fit appel à un médecin parisien.

L'excellente femme avait donc goûté la joie surhumaine de suivre ses enfants et de pouvoir embrasser à toute minute le petit Jean de Kerlor, le fils de Georges et d'Hélène.

Jean, qui avait cinq mois, était bien le plus adorable bébé que l'on pût voir.

Il avait les grands yeux d'Hélène, mais leur couleur se rapprochait plus de ceux de Georges.